

CAROLINE MICHEL D'ANNOVILLE

## INTRODUCTION

Cet ouvrage rassemble les communications de deux rencontres consacrées aux « statues parlantes » qui furent organisées à l'École française de Rome le 5 juillet 2010 et les 18 et 19 mars 2011. Elles sont nées des recherches menées sur l'histoire et la topographie de la Place Navone, dans le cadre d'un programme d'étude<sup>1</sup>. Suivant la proposition de Y. Rivière, directeur de la section Antiquité de l'École française de Rome, cette étude a intégré l'analyse d'une statue antique, baptisée le *Pasquino*, que l'on pensait issue de l'ancien stade de Domitien, et qui est, encore aujourd'hui, l'objet d'une tradition singulière la faisant passer pour une véritable « statue parlante ».

La statue du Pasquino est située à quelques pas de la belle place romaine, dans le quartier du Parione, à l'angle du palais Braschi. Elle aurait été découverte en 1501 lors du réaménagement du palais Orsini devenu palais Braschi, commandité par le nouvel acquéreur de l'édifice, le cardinal Oliviero Carafa. Amateur d'art antique, l'homme aurait fait installer ce fragment de sculpture antique près de son palais. Elle constitue la partie altérée d'un groupe statuaire antique en marbre dont il reste un homme aux jambes tronquées et sans bras, au visage privé de nez et animé par de grands yeux réduits à des cavités informes. Une partie d'un autre corps est placée à ses côtés mais ce fragment reste peu lisible. L'identification comme la datation ont longtemps posé problème : on y a vu tour à tour Hercule luttant contre Centaure, Ménélas soulevant Patrocle mourant et dernièrement Ajax portant le cadavre d'Achille, cette dernière interprétation étant privilégiée ; les historiens d'art ont d'abord pensé qu'il s'agissait d'une œuvre hellénistique du III<sup>e</sup> siècle, puis, d'une copie romaine de la fin de la République ou du début de l'Empire. En outre,

<sup>1</sup>Le résultat de ce programme de recherche, soutenu par l'Agence nationale de la recherche de 2006 à 2010, a été publié par J.-F. Bernard : J.-F. Bernard (dir.), « *Piazza Navona, ou Place Navone, la plus belle & la plus grande* ». *Du stade de Domitien à la place moderne, histoire d'une évolution urbaine*, Rome, 2014. Comme ces journées ont été organisées dans le cadre de la section Antiquité de l'École française de Rome, le résultat de nos réflexions constitue un ouvrage à part.

le nom qui lui a été donné assez tôt, le *Pasquino*, reste également mal compris : certains ont proposé d'y voir le nom d'un barbier du quartier, ou celui d'un maître d'école<sup>2</sup>. Malgré son aspect altéré, cette statue, après un premier usage dans l'Antiquité, connaît une seconde vie. En effet, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, des « paroles » – elles sont supposées être les siennes – sont affichées sur son socle. Elles prennent la forme d'épigrammes en dialecte, en latin ou en italien, attaquant le pouvoir, dénonçant des injustices ou exprimant un mécontentement. Ces libelles, souvent féroces, étaient placardés la plupart du temps discrètement car ceux qui s'y livraient risquaient des peines sévères allant, suivant les époques, jusqu'à la mort. Un type de satires politiques a d'ailleurs pris le nom de « Pasquinades » car il s'inspire de ces textes affichés au pied de la statue qui semblent la « faire parler »<sup>3</sup>.

De nombreuses études ont été consacrées à ces textes, mais l'histoire de l'effigie elle-même comme celles représentant ses interlocuteurs privilégiés, d'autres statues parlantes situées à Rome, ont suscité un intérêt moindre. Le phénomène s'est pourtant répandu à Rome avec l'apparition d'autres effigies qui trouvent le même usage : le *Marforio*, figure masculine de la Rome impériale allongée sur un *triclinium* qui se trouve dans la cour devant l'entrée des Musées capitolins ; Madame *Lucrezia*, buste féminin représentant la fille de Nicolo d'Alagno, sénateur de Rome en 1428, installée au coin de l'église San Marco à Palazzo Venezia ; le *Babuino*, statue représentant un silène située *via del Babuino* ; le *Facchino*, un personnage masculin vêtu du costume de la corporation des *Facchini*, actuellement transformé en fontaine située depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle *via Lata* ; l'Abate Luigi, situé Piazza Vidoni, près de la place Navone, représente un homme austère vêtu d'une toge. Cependant le *Pasquino* reste sans doute la plus réputée des six effigies de ce type connues à Rome. Aujourd'hui, la tradition du *Pasquino* est encore vivace : des textes critiques anonymes sont affichés, dans la nuit ou au petit matin. Cependant l'amas de messages et la dégradation du monument a entraîné sa restauration récente. Celle-ci, comme les réactions des Romains, surpris par la perte temporaire de la parole, ont témoigné de l'attention que le *Pasquino* suscite toujours et elles ont été l'oc-

<sup>2</sup>Voir en dernier lieu C. Damianaki, P. Procaccioli, A. Romano, Ex marmore. *Pasquini, pasquinisti, pasquinate nell'Europa moderna* (Actes du colloque international Lecce-Otranto, 17-19 novembre 2005), Manziana, 2006 ; C. Damianaki, A. Romano (dir.), *Pasquin, Lord of Satire, and his Disciples in 16<sup>th</sup> Century Struggless for Religious and Political Reform*, London, Warburg Institute, 14-15 February 2013, Londres-Rome, 2014.

<sup>3</sup>De nombreuses études ont été déjà consacrées au *Pasquino* mais ce sont les textes placardés sur la statue et son socle qui ont davantage attiré l'attention des chercheurs, voir les travaux de C. Damianaki et A. Romano cités dans la note 1.

casation de se pencher de nouveau sur sa place dans l'espace urbain et surtout d'étudier plus largement ce phénomène d'histoire sociale et culturelle que sont les « statues parlantes ».

Plus évocatrices que d'autres types d'images, en raison de leurs formes mimétiques, on accorde volontiers aux statues la possibilité de prendre la parole, afin de communiquer, comme les hommes, leurs pensées. Cette manifestation ou cette possibilité a entraîné des réactions, allant du déni à la destruction des images, et c'est parfois la seule volonté de « faire taire » ces objets qui nous a été transmise. Ce constat nous a conduits à considérer ces actes, à élargir le thème des statues parlantes au moment où elles sont rendues délibérément muettes, quels que soient les moyens, la condamnation, les attaques ou les destructions pures et simples. Le titre du volume rend donc compte de ces deux aspects qui en réalité renvoient à la puissance des images, à cette forme bien particulière du *pouvoir des images*<sup>4</sup>.

Ainsi, sous le titre « Faire parler et faire taire les statues », des historiens, des historiens d'art et des archéologues, présentent le fruit de leur réflexion sur ces phénomènes. Ils les abordent de façon ample ou en prenant comme point de départ un épisode singulier dans l'histoire ou en concentrant leur réflexion sur une statue réputée pour ses pouvoirs. Comme la genèse du projet l'imposait, l'attention s'est d'abord concentrée sur l'effigie du Pasquino qui constitue un des rares cas encore visible de « statues parlantes ». P. Ciancio Rossetto (« Pasquino : riflessioni e acquisizioni dal restauro »), alors conservatrice à la Surintendance de Rome, nous livre le fruit de ses propres observations et celles de ses collègues réalisées lors de la restauration récente (octobre 2009-juin 2010) de cet objet très altéré par la pollution urbaine et les affichages de messages sur le socle et sur l'antique statue elle-même. L'objet lui-même est réétudié, son histoire, notamment celle de sa découverte, comme ses usages anciens et plus récents. Elle revient sur les choix iconographiques et la localisation de la statue dans l'espace antique jusqu'à la valeur qu'on lui accorde aujourd'hui, son nouvel emplacement et les paroles, qui dès le XVI<sup>e</sup> siècle, le détournent de son sens premier.

C. Giannottu évoque, quant à elle, les réactions des Romains d'aujourd'hui dès lors que l'effigie n'est plus accessible (« La voce di Pasquino. Scrittura esposta, satira politica e memoria nella Roma contemporanea »). Masquée par les échafaudages des restaurateurs, la parole revendicative du Pasquino semble condamnée selon ses défenseurs. Plus spontanée, plus moderne dans sa forme, plus variés

<sup>4</sup>D. Freebberg, *Le pouvoir des images*, Paris, 1998 (trad. de l'anglais *The power of images*, Chicago, 1989).

dans ses attaques, les paroles polémiques s'étaient maintenues selon des formes originales qu'elle étudie. L'image allant d'ailleurs jusqu'à trouver d'autres modes d'expression, jouant sur une mise en scène de l'objet (les traces fraîches d'une tombe creusée devant la statue) plutôt que sur des libelles placardés.

Si les manifestations du Pasquino sont perçues comme faisant partie du folklore, le caractère polémique de l'image était puissant quelques siècles plus tôt comme le montre C. Lastraioli dans son étude sur la fortune de l'image du Pasquino dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (« La voce di Pasquino. Scrittura esposta, satira politica e memoria nella Roma contemporanea »). Le Pasquino apparaît sous des angles différents, accompagnés ou non de son collègue le Marforio, tout aussi bavard que lui, un interlocuteur privilégié. L'image même du Pasquino devient dans l'Allemagne moderne du XVIII<sup>e</sup> siècle un symbole, dont il ne reste plus que la valeur polémique. En effet, l'image, sortie de son environnement, de son lieu d'énonciation, n'en resta pas moins une figure critique.

À l'époque moderne, le Pasquino n'est pas la seule image parlante. J.-M. Sansterre en recense d'autres chez les catholiques, des effigies du Christ, de la Vierge ou de saints, ont pu parler, manifestations que les protestants ne cessent de remettre en cause (« Les images parlantes des catholiques, du Moyen Âge aux Temps modernes, et la polémique protestante (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Une première approche »). Le problème des origines du phénomène est alors posé par les érudits de l'époque moderne. Des épisodes sont relevés et les références aux auteurs antiques eux-mêmes sont notées, et ils trouvent déjà dans les temps anciens des accusations de supercheries. J.-M. Sansterre interroge ces auteurs, définit à son tour l'histoire de ce phénomène et pose le problème d'une continuité depuis l'Antiquité. Comme il le souligne, ainsi que d'autres auteurs de cet ouvrage – S. Estienne, à qui J.-M. Sansterre renvoie d'ailleurs – elle ne semble pas exister. Le phénomène surgit à des moments singuliers ou pour des objets particuliers.

Ainsi, la série d'articles, qui suit les considérations sur le Pasquino et les autres images parlantes, interroge des épisodes connus dans l'Antiquité et dans chacune des contributions, le problème des sources est posé, car tantôt il ne reste que l'objet, tantôt les paroles supposées, rapportées qui plus est par une tierce personne. Le rapport entre l'image et l'écrit se pose, ainsi que la place du lecteur ou du spectateur, qui vocalise ou non le message<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Voir J. Svenbro, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, Paris, 1988.

La série d'articles sur l'Antiquité commence avec deux études sur des statues des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires en Orient et en Égypte, l'une centrée sur des résultats archéologiques et l'autre plus littéraires. Les explorations de P. Butterlin et de ces prédécesseurs à Mari («Les statuettes d'orants suméro-akkadiens : ou comment vivent et meurent les statuettes au pays de Sumer et d'Akkad»), et notamment la découverte en 2009 d'une nouvelle «cachette» de statues, lui permettent de rendre compte des aspects matériels du phénomène, et il est surtout question des réactions destructrices que les statues ont peut-être suscitées comme en témoigne l'état fragmentaire des vestiges. S'appuyant sur les sources littéraires, sans toutefois mettre de côté les données archéologiques, D. Lavergne présente le rituel de l'ouverture de la bouche destiné à doter une matière anthropomorphe inerte des facultés psychiques et sensorielles d'une personne vivante («Pour dire sa prière : les statues parlantes en Égypte au Proche-Orient anciens»).

Pour les époques grecque et romaine, les sources rapportent de rares épisodes, mais ceux-ci permettant d'observer comment et pourquoi les Anciens ont voulu «faire parler et faire taire les statues». M. Papini expose ses réflexions sur les modes d'expression des images durant les temps grecs et romains, soutenus par leur qualité formelle, avec, selon les périodes, l'ambition de rivaliser avec la nature («Le statue parlanti (e i tanti modi per zittirle) nell'antichità greca e romana»). D'autres articles proposent d'observer de plus près des épisodes ou des statues d'individus particuliers, les usages de leurs effigies, voire la manipulation de leur image, et les conséquences, qui peuvent avoir, à terme, un effet paradoxal. C'est le cas de la statue de Théogénès de Thasos présentée par V. Azoulay («Les statues de Théogénès de Thasos : entre vénération et outrage») : l'image de l'athlète et ses paroles révèlent le caractère sacré qu'on lui accorde, mais dans le même temps, et sans doute pour cette même raison, l'effigie est malmenée. V. Azoulay étudie ces dynamiques particulières qui, en fin de compte, aboutissent à donner une place singulière à l'athlète et à sa statue au sein de la communauté et une popularité tenace qui va au-delà de sa mort.

Pour l'époque romaine, d'autres épisodes sont relevés que S. Estienne analyse («Statues parlantes» et voix divines dans le monde romain (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.-II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)). Elle évoque l'éventail des situations et des formes littéraires, versifiées ou non, plus ou moins énigmatiques, mises en œuvre pour faire parler les images muettes par nature, dénouant les liens qui unissent les statues et les écrits afin d'en mesurer l'efficacité, qu'elle soit politique ou religieuse. Cependant, dans l'Antiquité, le phénomène reste épisodique et circonstanciel et, pour cette raison, les trois articles qui suivent, abordent des moments historiques. Y. Berthelet recense les

(é)motions des statues divines, pour s'interroger sur ces prodiges particuliers, le sens et l'usage que leur donnaient les Romains, et les nécessités d'une prise en charge expiatoire (« Les prodigieuses (é)motions des statues divines, sous la République romaine. Faire « parler » les corps statuaires des dieux pour mieux les faire « taire »). Les « statues parlantes » ont aussi parfois un usage plus clairement politique. Se fondant sur un dossier de textes complexes, E. Rosso analyse le détournement des images et des paroles (« Les « statues parlantes » de César et Brutus à Rome : paroles de pierre et identités usurpées »), jouant sur les liens de réciprocité qui les unissent, pour susciter des réactions et des prises de positions radicales lors d'un épisode politique essentiel. Là encore se pose le problème de l'efficacité de l'image elle-même et de son discours, d'autant plus que les statues parlantes, qui s'affrontent dans un véritable « duel » (E. Rosso), engagent au meurtre. Autre événement et autre manifestation : partant d'un passage de l'*Octavie* de Tacite, C. Courrier (« Mouvements et destructions de statues : une lecture topographique de la répudiation d'Octavie ») nous donne à voir un autre épisode à placer plus tard dans la période romaine : il analyse comment, à défaut de s'attaquer à Poppée elle-même, les Romains firent « taire » ses statues. Le geste est symbolique : il révèle la faveur accordée à la fille de Claude plutôt qu'à Poppée, présentée comme une courtisane.

Durant les temps chrétiens, les intellectuels réfléchissent à la nature des images et aux raisons des effets qu'elles peuvent provoquer, mais les continuités restent fortes malgré tout. Comme P. Liverani le montre (« *Figurato e scritto : discorso delle immagini, discorso con le immagini* »), les inscriptions, durant l'époque impériale et plus tard, au IV<sup>e</sup> siècle, adoptent des formules singulières qui modifient le lien avec le spectateur ou le lecteur. Classant les textes recensés, P. Liverani s'interroge d'une part sur le rapport entre l'image et le texte et d'autre part sur la place du spectateur ou du locuteur face à l'objet. Ces questions se posent dans les mêmes termes pour les épigrammes du poète Ausone étudiées par C. Michel d'Annville (« Les épigrammes d'Ausone ou quand un poète fait parler les statues... »). Les statues paraissent vivantes : elles interpellent ou parlent d'elles-mêmes, selon une tradition bien ancrée depuis le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'ancienneté de l'exercice pousse le poète à la prouesse technique et l'atmosphère singulière de la période antique tardive, critique à l'égard des images a dû rendre la lecture de ces poèmes plus savoureuse. Dans les cités africaines, ces considérations contre les images divines n'ont pas été sans conséquence. G. de Bruyn relève en effet quelques atteintes contre les statues (« *Os habent et non loquentur*. La mutilation des statues divines en Afrique dans l'Antiquité tardive »). Il s'interroge notamment sur les fragments de sculpture retrouvés en Afrique romaine, marqués ou non d'une croix, en se fondant no-

tamment sur le réexamen de huit têtes, mutilées selon des pratiques repérées lors de la *damnatio memoriae*. Comme É. Rebillard, qui lui s'appuie sur un sermon d'Augustin (« Peuple chrétien et destruction des statues païennes : le dossier africain à la lumière des textes d'Augustin »), ces vestiges révèlent que les destructions d'effigies restent toujours des épiphénomènes, néanmoins remarquables par leur retentissement et leur sens au sein des communautés chrétiennes et païennes. En Orient, aux mêmes époques, voire plus tard, les images sont également l'objet tour à tour de méfiance, de rejet et de fascination, qui s'exprime avec une variété tout aussi grande qu'en Occident, mais cette partie de l'ancien empire romain est sans doute mieux cernée en raison des études plus nombreuses. B. Caseau nous les présente (« Statues oraculaires à Byzance [IV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles] »), ce qui lui permet de brosser, dans toute sa complexité, l'évolution de cette perception des statues entre le IV<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup> siècle à Byzance notamment. Nos rencontres se sont achevées sur des considérations très actuelles de Z. Tarzi (« La destruction par les Talibans des Bouddhas de Bamiyan (Afghanistan) »). Responsable durant des années de la restauration des Bouddhas de Bamiyan et surtout de celui de la vallée de Kakrak, cet archéologue a pu noter les traces de destructions successives de ces effigies, mais ce sont les toutes dernières attaques, celles des Talibans en 2001, qui ont entraîné la disparition de cet héritage du passé. Le message indigné de Z. Tarzi, comme s'il devenait le porte-parole de ces objets patrimoniaux, résonne encore aujourd'hui, plus que jamais, d'une façon bien singulière.

Caroline MICHEL D'ANNOVILLE

